

**William Leatherbarrow & Derek Offord (éd.),** *A History of Russian Thought*, New York, Cambridge University Press, 2010, 444 p. – ISBN 978-0-521-87521-9

L'ouvrage de W. Leatherbarrow et D. Offord, consacré à l'histoire de la pensée russe et rassemblant des articles d'auteurs de l'aire anglo-saxonne (États-Unis, Canada, Grande-Bretagne) est représentatif des orientations principales qui ont été traditionnellement données, en Occident, aux recherches sur l'histoire des idées et l'histoire culturelle en Russie. L'insistance sur le terme de « pensée » et sa mise en corrélation avec celui d'« histoire » renvoient bien à ce qui est, ici, essentiellement visé : il ne s'agit pas d'une histoire de la philosophie en Russie, ni d'une histoire de la philosophie russe, mais bien d'une histoire de la « pensée russe », reprenant une tradition de recherches, fortement ancrée dans l'histoire de la slavistique occidentale (en particulier aux États-Unis) et présentée, dès l'introduction, comme une « histoire intellectuelle » de la Russie (p. 4). Les références aux auteurs et aux ouvrages devenus de grands classiques dans ce domaine sont, en ce sens, significatives : des auteurs comme N. Riasanovsky, M. Malia, R. Pipes sont de prime abord sollicités pour insister sur l'ancrage de la pensée russe dans le domaine social et politique ; l'ouvrage de J. M. Edie, James P. Scanlan, Mary Barbara Zeldin et G. Kline, consacré à la philosophie russe, et paru en trois volumes dans les années 1960, est bien désigné comme la première anthologie de « la pensée russe philosophique », mais il reste principalement perçu comme ayant fait ressortir la prédominance, en Russie, d'une philosophie non-professionnelle et non-académique ; les références aux travaux d'A. Walicki, de M. Raëff et d'I. Berlin servent de point de

départ pour une réflexion sur une histoire de la pensée qui a ses sources dans la philosophie des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui reste, à ce titre, selon les éditeurs, marquée par le social et le politique. Le projet de l'ouvrage est donc celui de poursuivre et de pérenniser un héritage, de réfléchir sur son actualité et sur les perspectives de son développement. Il s'agit d'abord d'un bilan des recherches conduites principalement aux États-Unis sur l'histoire intellectuelle russe. Cependant, il est intéressant de voir comment certains éléments innovants apparaissent, en particulier dans la présentation, et comment d'autres éléments, nouveaux, se greffent sur les thèmes déjà traditionnels et classiques de l'histoire de la pensée russe, ouvrant ainsi de nouveaux questionnements pour la recherche actuelle.

Tout d'abord, la présentation générale de l'ouvrage est non pas chronologique, comme c'est habituellement le cas dans la majorité des ouvrages parus sur sujet, mais thématique. De plus, d'emblée, par les articles introductifs, elle situe le lecteur dans une perspective réflexive et interprétative, favorisant la prise en compte d'éléments nouveaux et de perspectives originales.

La première partie, consacrée au « contexte », permet, à la suite de l'article introductif déjà mentionné de W. Leatherbarrow et de D. Offord, d'insister sur les deux domaines représentant le champ d'action privilégié de ce qui est donc appelé ici « pensée russe » : il s'agit de l'article de D. Saunders sur « l'ordre politique et social » (p. 17-43), et de celui de G. M. Hamburg sur les « intelligentsias russes » (p. 44-69). Si, dans chacun des cas, les auteurs ont recours à la perspective historique, c'est pour revenir sur les caractéristiques de l'État russe et de la culture qu'il a générée (Saunders). L'approche de l'intelligentsia, faite par G. M. Hamburg, a ceci de spécifique qu'elle va en chercher les sources profondes dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle, et que l'intérêt apporté aux variations de significations ouvre la voie à un élargissement des questionnements conduits jusqu'à ce jour dans ce domaine.

La deuxième partie, intitulée « courants intellectuels », reprend plus en détail ce qui a déjà été présenté dans ses grandes lignes dans la première partie, et les cinq articles qui la constituent donnent une périodisation du développement de la pensée russe, telle qu'elle a pu se manifester, du début du XVIII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle, sous ses différents aspects politiques, sociaux ou religieux. Il faut souligner l'importance qui, à tous les niveaux, se trouve accordée à l'enracinement dans le XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est le cas non seulement de l'article de W. Gareth Jones sur « Les lumières russes du XVIII<sup>e</sup>

siècle » (p. 73-94), mais aussi de celui de W. Leatherbarrow (p. 95-115), qui revient sur la genèse et le développement des idées slavophiles et nationales, en montrant qu'elles ne sont pas aussi étrangères qu'on pourrait le penser aux influences en provenance d'Occident. Les articles suivants viennent compléter ce tableau de l'évolution d'une pensée, qui, quelle que soit son orientation, reste d'abord marquée par son intérêt pour le domaine politique et social, et est donc en cela spécifique de l'intelligentsia. Et c'est bien de ce point de vue, sociopolitique, que les autres domaines de manifestation de la pensée se trouvent pris en compte. Ainsi, dans son article sur le « nihilisme » (p. 116-140), Richard Peace montre l'évolution du rapport à l'esthétique à travers les prises de position philosophico-politiques de Tchernychevski, Pisarev, Dostoïevski et Tourgueniev. Gary Saul Morson s'interroge, quant à lui, sur l'intégration dans la littérature classique russe des grands thèmes de l'intelligentsia. Plus précisément, il est intéressant de voir comment il reprend le terme de « révolutionisme », avancé par Semen Frank, pour déboucher sur certains aspects de l'œuvre de Dostoïevski, puis de celles de Tourgueniev, Tolstoï et Tchekhov (« Tradition et contre-tradition : l'intelligentsia radicale et le littérature classique russe », p. 141-168). Enfin, l'article de Ruth Coastes, consacré à « La renaissance religieuse à l'Âge d'argent » (p. 169-193) a ceci d'original qu'il cesse de prendre en compte cette période à partir du point de vue de l'histoire littéraire, et qu'il repère l'ensemble des influences religieuses et philosophiques qui l'ont constituée. Il est à noter l'importance particulière qu'il accorde, dans cette perspective, au mouvement hésychaste (p. 177-180) et à l'héritage de la pensée de Fiodorov (p. 183-185), ainsi qu'aux influences philosophiques occidentales permettant de réinterpréter, à l'époque, certains éléments de la pensée russe traditionnelle (p. 187-191). Il est vrai que si ces aspects semblent innovants pour la slavistique française, ils renvoient néanmoins à des travaux de recherche sur ces questions, déjà réalisés dans le monde anglo-saxon ; mais simultanément, ils ignorent des publications importantes sur ces mêmes sujets réalisés en Russie même. C'est ainsi que l'on pourrait aller jusqu'à se demander si la perspective prise sur l'« Âge d'argent », qui tend à privilégier la place de la pensée sur celle de la littérature, ne devrait pas conduire à une relativisation de l'usage même d'« Âge d'argent », et à parler, comme l'a déjà fait A. Ermytchev, d'un « Âge d'or » de la philosophie<sup>1</sup>. Mais la dépendance de cet ouvrage par rapport à la

---

1. In A. Galatnikov, V. Doudenkov, A. Ermytchev & A. Zamaleev,

tradition dominante de la slavistique aux États-Unis est sans aucun doute trop forte pour que le pas soit réellement franchi. Il n'empêche pourtant qu'en France, lors du colloque organisé à Lyon en juin 2006, des approches plus audacieuses avaient été proposées<sup>2</sup>.

Dans la troisième partie, intitulée « Thèmes et constructions », nous retrouvons les éléments du contexte (partie I), mais replacés dans une perspective plus large, débordant les limites de la seule Russie. Les 4 premiers thèmes (« L'Ouest », par Vera Tolz, « L'Est », par David Schimmelpenninck van der Oye, « Le peuple » par Dereck Offord, « L'intelligentsia et le capitalisme », par Wayne Dowler) permettent de préciser certains points relatifs à l'évolution de l'intelligentsia, comme la constitution de l'identité nationale ou celle des partis politiques. Nous voyons en particulier comment la Russie, en tant qu'État, mais aussi au niveau de sa culture et de ses projets politiques, se construit par rapport à l'Asie autant que par rapport à l'Europe, en intégrant progressivement l'espace sibérien dans la réflexion sur son identité nationale. Le cinquième chapitre de cette partie (chapitre 13 de l'ouvrage) aborde, quant à lui, par le biais des sciences naturelles, la question du développement de la recherche scientifique (Charles Ellis, « Les sciences naturelles », p. 286-307). Cependant, le point de vue retenu, qui est toujours celui du rapport à l'intelligentsia, s'il permet de maintenir l'unité de problématique de l'ouvrage, réduit quelque peu la portée d'un travail qui aurait pu être innovant s'il avait renvoyé à une exigence actuelle de la recherche : celle d'approfondir et d'écrire une véritable histoire de l'enseignement supérieur en Russie, en particulier, de l'enseignement de la philosophie académique et des sciences humaines, mathématiques, physiques et naturelles avant la Révolution. Il n'empêche que la reprise ultérieure (dans le deuxième chapitre de la quatrième partie) de la réflexion sur les sciences naturelles à l'époque soviétique, participera à montrer la pertinence d'un choix thématique, permettant d'insister, comme il le sera souligné par ailleurs (article de G. Tihanov), sur la prédominance de certains liens de continuité entre la période impériale et la période soviétique.

---

*Russkaja filosofija, konec XIX-načalo XX veka* [La Philosophie russe, fin du XIX<sup>e</sup> siècle et début du XX<sup>e</sup> siècle], SPb., 1993, p. 5.

2. Voir à ce sujet : Jean-Claude Lanne (éd.), *Modernités russes 7 : l'Âge d'argent dans la culture russe*, Centre d'études slaves André Lirondele, Université Jean-Moulin, Lyon, 2007.

La quatrième et dernière partie de l'ouvrage, reprend et approfondit, à la lumière de recherches actuelles, la situation de la pensée russe à l'époque soviétique, particulièrement dans les années 1920 et 1930. L'article de Galin Tihanov met l'accent sur les liens de continuité entre les périodes d'avant et d'après la Révolution (« Continuités au cours de la période soviétique », p. 311-339). L'auteur prend résolument le parti de ne pas exclure le marxisme de sa démarche, mais d'examiner dans quelle mesure il a cohabité avec des orientations plus souterraines, mais dont les effets restaient perceptibles jusque dans le discours public sur la philosophie et les sciences humaines (p. 311). Nous avons affaire ici à une ligne interprétative originale qui n'hésite pas à traiter des débats internes au marxisme-léninisme (Plekhanov, Bogdanov, Deborine, Akselrod...) en renvoyant à l'influence que certains courants de la philosophie occidentale exercèrent en Russie avant, mais aussi après la Révolution, jusque dans les années 1930 (p. 313-315). De cette façon, les débats internes au marxisme-léninisme, en tant qu'ils renvoyaient à une reprise en considération des sources philosophiques du marxisme (Spinoza, Hegel), sont présentés comme précurseurs des interprétations qui auront ultérieurement cours en Occident (Althusser, Balibar, Coletti, Negri). Par ce biais, une autre ligne de continuité se trouve établie, permettant de déboucher sur les années 1940, en revenant sur l'affaire de la publication de *l'Histoire de la philosophie* par Alexandrov, sur les années 1950 (qualifiée de période la plus terrible pour la philosophie en Russie), puis sur les années 1960, avec, en particulier, la reconnaissance de démarches telles que celles d'Ilenkov et de Mamardashvili. Finalement, il s'agit donc d'un parcours qui permet de retraverser de façon innovante la période soviétique. Dans la dernière partie de l'article, poursuivant ce travail de restauration des liens de continuité, l'auteur met en lumière les philosophes (Losev, Averintsev, Asmus, Khoruzhy...) et les événements (les réunions, dès la fin des années 1960, de cercles religieux clandestins à Leningrad, et de la Société anthropologique de Moscou ; la parution de l'Encyclopédie philosophique en deux volumes dans les années 1970 ; la réédition des travaux de Skovoroda, Kireïevsky, Aksakov, Fedorov dans les années 1970-1980, puis, à partir de la fin des années 1980, celle des œuvres de Berdiaev, Chpet, Bakounine, Tchaadaev, Florensky...) qui permirent de rétablir le lien autant avec ce qui s'était passé dans les années 1920 (à travers les activités et les œuvres de Bakhtine, de Losev, de Chpet dans le cadre du GAKhN [Académie d'État des sciences artistiques]) et dans les années 1930 et 1940 (la reprise en

compte du mouvement slavophile avec N. Drujinine, S. Dmitriev, L. Guinzbourg) qu'avec les grands courants de la pensée russe du XIX<sup>e</sup> siècle (slavophiles et occidentalistes). Finalement, ce sont différents domaines de la culture, tels que la littérature, l'esthétique, la linguistique (avec l'apparition et le développement de la sémiotique) qui, avec le renouveau de l'intérêt pour la philosophie occidentale (A. Gulyga, B. Porshnev) participent à une réhabilitation de l'héritage de la pensée russe, incluant autant la philosophie que la littérature (J. Davidov) et l'histoire (avec la reprise du courant eurasien),

L'article de D. Todes et N. Kremontsov, « Matérialisme dialectique et science soviétique dans les années 1920 et 1930 » (p. 340-367), vient compléter le vaste panorama présenté par Galin Tihanov, en mettant l'accent sur l'intérêt qui, du sein du marxisme-léninisme, pouvait être accordé à certains aspects de la science de l'époque. En s'appuyant sur les importants travaux de recherche déjà réalisés, dans ce domaine, aux États-Unis, par L. Graham, D. Joravsky, R. Stites, A. Vucinich, M. Adams, G. Allens et N. Kremontsov lui-même, mais aussi sur des sources russes de la période concernée (K. Timiriazev, E. Smirnov, Ravish-Chetkassky, A. Gaïssinovitich...), les auteurs de cet article insistent particulièrement sur les domaines de la physique et de la biologie, en montrant, contrairement à l'idée largement répandue d'une uniformisation générale et rapide de la science soviétique sous la pression du marxisme-léninisme, comment ont pu coexister des points de vue différents sur les théories d'Einstein et de N. Bohr (p. 344-345), puis de Darwin. Le cas de Pavlov est examiné dans le détail et permet de mieux éclairer l'importance des débats qui tournèrent autour de la question du « darwinisme marxiste », tout d'abord dans les années 1920 (Serebrovsky, Zavadovsky, Levit...), puis dans les années 1930-1940, lorsque, dans une perspective non-réductionniste, se trouve proposée une « nouvelle synthèse » de la génétique et du darwinisme, reprise ultérieurement, à travers le concept de « norme de réaction » par l'éminent biologiste soviétique Schmalhausen (p. 362). À la lumière de tout cela tombent les stéréotypes encore largement répandus sur la science soviétique, et si l'impact négatif de l'idéologie officielle n'est ni oublié ni amoindri (par exemple, le tournant de 1929, où l'affirmation inconditionnelle de la « nature de classe de la science » conduit à une lutte ouverte dans tous les domaines, p. 345), il ressort néanmoins de cet article l'ouverture de perspectives nouvelles pour la recherche (p. 362).

Dans le dernier article du l'ouvrage, qui sert de conclusion et est présenté comme une postface, James Scalan revient à la thématique générale de l'ouvrage (celle du rapport entre la pensée sociale et la réalité historique), en insistant particulièrement sur les liens de continuité qui peuvent être établis entre l'ensemble du passé russe et soviétique et la situation politique, sociale et économique de la Russie actuelle. Il s'agit de savoir dans quelle mesure cette Russie d'aujourd'hui, qualifiée d'« écosystème autoritaire de Vladimir Poutine » (selon D. Remnik), se replie sur elle-même et sur son héritage social, politique et géopolitique, et dans quelle mesure elle intègre des éléments nouveaux (en particulier économiques), aptes à la faire évoluer dans le cadre d'une mondialisation qui remet en cause certains schémas traditionnels. Les catégories d'occidentalisme et de nationalisme sont revues à la lumière de cette situation nouvelle, se nourrissant de rétrospectives et de prospectives, et la question qui se trouve finalement posée est celle de ce qui doit prévaloir dans la prise en compte des faiblesses et des atouts de la puissance russe : « peut-être que ce qui est "fragile" en Russie, c'est l'économie de marché, et non le gouvernement autoritaire de Poutine, et que ce qui est "fort et grandissant" c'est ce gouvernement, non l'économie de marché. S'il en est ainsi, ce que nous pouvons attendre est alors, non pas l'extension de l'occidentalisation à la sphère politique mais son retranchement dans la sphère économique » (p. 378). En cela, la Russie ne faillirait point à son histoire et retrouverait des aspects qui l'ont déjà caractérisée à des époques plus anciennes. L'ouvrage se termine en renvoyant à la trilogie d'Ouvarov (orthodoxie, autocratie, nationalité) qui, selon James Scalan, garde dans la Russie d'aujourd'hui toute son actualité. Pour conclure, nous pourrions dire qu'en revenant au projet qui était celui annoncé, au début du recueil, par ses éditeurs, W. Leatherbarrow et D. Offord, l'auteur de l'article conclusif ne faillit pas lui-même à l'orientation principale de l'ouvrage. Nous n'avons pas affaire ici à une histoire de la philosophie en Russie, mais bien à un retour sur l'histoire de la pensée russe, dans la mesure où celle-ci reste dépendante du politique et du social. Les matériaux fournis en fin d'ouvrage (biographies des penseurs et écrivains ; bibliographie) vont aussi dans ce sens. Il s'agit donc là d'une publication qui sera dorénavant incontournable autant pour tous ceux qui veulent revenir sur la nature et l'histoire de l'intelligentsia, que pour ceux qui

veulent faire le point sur l'actualité de la recherche dans le domaine de la pensée russe, lorsque celle-ci entretient d'une façon ou d'une autre un certain rapport avec la politique.

Maryse Dennes  
Université Michel-de-Montaigne Bordeaux 3